

nastassja martin
croire aux fauves

cales



DE LA MÊME AUTEURE

Les âmes sauvages. Face à l'Occident, la résistance d'un peuple
d'Alaska, *La Découverte*, 2016

croire aux fauves

nastassja martin

croire aux fauves

verticales

Illustration de couverture :
Emmanuel Cerdan.

© Éditions Gallimard, octobre 2019.

*À tous les êtres de la métamorphose,
ici et là-bas.*

« Car je fus, pendant un temps, garçon et
fille, arbre et oiseau, et poisson perdu dans
la mer. »

Empédocle, *De la nature*,
fragments, 117

Automne

L'ours est parti depuis plusieurs heures maintenant et moi j'attends, j'attends que la brume se dissipe. La steppe est rouge, les mains sont rouges, le visage tuméfié et déchiré ne se ressemble plus. Comme aux temps du mythe, c'est l'indistinction qui règne, je suis cette forme incertaine aux traits disparus sous les brèches ouvertes du visage, recouverte d'humeurs et de sang : c'est une naissance, puisque ce n'est manifestement pas une mort. Autour de moi, des touffes de poils bruns solidifiés par le sang séché jonchent le sol, rappellent le récent combat. Depuis huit heures, peut-être plus, j'espère que l'hélicoptère de l'armée russe va percer le brouillard pour venir me chercher. J'ai garrotté ma jambe avec la lanière de mon sac quand l'ours s'est enfui, Nikolaï a aidé à me bander le visage lorsqu'il m'a rejointe, il a vidé sur ma tête nos précieuses réserves de *spirit* qui ont coulé le long des joues avec les larmes et le sang. Depuis il m'a laissée seule, il a pris mon petit Alcatel de terrain pour appeler les secours du haut d'un promontoire en pensant,

sûrement, au réseau incertain, au téléphone antique, aux antennes lointaines, que tout cela fonctionne, parce que les volcans nous encerclent, eux qui célébraient il y a quelques instants seulement notre liberté et qui scandent à présent notre enfermement.

J'ai froid. Je cherche mon sac de couchage à tâtons, je m'emmitoufle comme je peux. Mon esprit part vers l'ours, revient ici, tourne, construit des liens, analyse et décortique, fait des plans de survivant sur la comète. Dedans cela doit ressembler à une prolifération incontrôlable de synapses qui envoient et reçoivent des informations plus rapidement que jamais, le tempo est celui, éclatant, fulgurant, autonome et ingouvernable, du rêve, pourtant rien n'a jamais été plus réel ni plus actuel. Les sons que je perçois sont démultipliés, j'entends comme le fauve, je suis le fauve. Je me demande un instant si l'ours va revenir pour m'achever, ou pour que je l'achève, moi, ou bien pour que nous mourions tous les deux dans une ultime étreinte. Mais déjà je sais, je sens, que ça n'arrivera pas, qu'il est loin maintenant, qu'il trébuche dans la steppe d'altitude, que le sang perle sur son pelage. À mesure qu'il s'éloigne et que je rentre en moi-même nous nous ressaisissons de nous-mêmes. Lui sans moi, moi sans lui, arriver à survivre malgré ce qui a été perdu dans le corps de l'autre ; arriver à vivre avec ce qui y a été déposé.

Je l'entends bien avant qu'il n'arrive. Il est inaudible pour Nikolai et Lanna qui m'ont rejointe tout à l'heure, il arrive je dis, mais non il n'y a rien ils répondent, juste nous dans l'immensité avec la brume qui monte et qui descend. Pourtant quelques minutes plus tard un monstre de métal orange rescapé de l'époque soviétique vient nous arracher au lieu.

*

À Klioutchy c'est la nuit, le fond concret de la nuit. *Klioutchy*. Le «village clé». Le centre d'entraînement, la base secrète de l'armée russe dans la région Kamtchatka. Je ne suis pas censée savoir que c'est sur ce pauvre bout de terre qu'ils envoient des bombes chaque semaine depuis Moscou pour mesurer leur portée et atteindre les rives américaines du détroit en cas de guerre; je ne suis pas non plus censée savoir que tous les indigènes du coin, Évènes, Koriaks, Itelmènes, pour ce qu'il reste d'eux, sont enrôlés ici, parce que sans rennes et sans forêts, l'absurdité devient la norme, et qu'ils en viennent à se battre pour leurs tortionnaires. Sauf que je le sais, depuis le début, je le sais parce que c'est mon métier de savoir ces choses-là. Les Évènes, dont je partage le quotidien forestier depuis plusieurs mois, m'ont raconté les bombes qui explosent près du dortoir, le soir. Ils ont ri

à mes questions, ils m'ont scrutée du regard, ils m'ont souvent traitée d'espionne, gentiment, méchamment, ironiquement, ils m'ont fait tenir tous les rôles, mais ils m'ont toujours tout dit. Le village, l'alcool, les bagarres, la forêt qui s'éloigne et avec elle la langue maternelle qu'on oublie peu à peu, le travail qui manque, la patrie qui sauve; et qui leur propose le camp de Klioutchy en échange.

Ironie du sort. Le dispensaire se trouve au village clé, c'est là que nous avons atterri, derrière les barbelés et les grillages, derrière les miradors, à l'intérieur de la gueule du loup. Moi qui riais intérieurement de savoir toutes ces choses interdites sur ce lieu secret me retrouve au cœur même du dispositif de soin pour les soldats et les blessés de la presque-guerre qui a cours ici.

C'est une vieille femme qui ferme mes plaies. Avec une infinie précaution, je la vois manier le fil et l'aiguille. J'ai passé le stade de la douleur, je ne sens plus rien mais je suis toujours consciente, je n'en perds pas une goutte, je suis lucide au-delà de mon humanité, détachée de mon corps tout en l'habitant encore. *Vsio boudet khorocho*, tout ira bien. Sa voix, ses mains, c'est tout. Je regarde mes longs cheveux blonds et rouges tomber à mes pieds par touffes à mesure qu'elle les coupe pour recoudre les plaies du crâne, qui par miracle n'a pas fendu, je lutte pour discerner une lumière, mais il y a peu à faire, le

fond de la nuit est opaque, douloureux, infini, on n'en sort pas comme ça. C'est alors que je le vois. L'homme gras et transpirant qui vient d'entrer dans la pièce brandit son téléphone vers moi, il me prend en photo, il veut immortaliser l'instant. L'horreur a donc bien un visage, qui n'est pas le mien mais le sien. J'enrage. Je veux me jeter sur lui, ouvrir son ventre, me saisir de ses tripes et lui river son téléphone de malheur dans la main pour l'obliger à faire le plus beau selfie de sa vie en train de la quitter, mais je ne peux pas. Je ne peux que lui maugréer d'arrêter et me cacher maladroitement le visage, je suis rompue, brisée. La vieille femme comprend, le pousse à l'extérieur et ferme la porte, les gens elle dit, vous savez comme ils sont.

Le reste de la nuit se passe comme ça, avec elle, on recoud, on lave, on coupe, on recoud encore, je perds la notion du temps, il coule, nous flottons toutes les deux sur un océan sombre à l'odeur d'alcool, portées par une houle montante et descendante. Au milieu du jour suivant on vient me chercher, l'hélicoptère est là, on va me transférer à Petropavlovsk. Un simili-pompier russe débarque, grand, souriant, habits rouges, rassurant. Il me propose une chaise roulante, je refuse, me lève, m'appuie sur son épaule pour descendre les escaliers, blanc gris blanc gris, passer la porte, arriver sur le béton. Là, des gens agglutinés venus admirer le spectacle sont à l'affût avec leurs téléphones, de ma main libre je

me cache encore le visage, évite les flashes, et soutenue par mon sauveteur je m'engouffre pour la seconde fois dans le ventre de l'hélicoptère.

*

Le voyage se passe dans une demi-conscience, je me souviens que j'ai froid, que j'ai du mal à respirer avec le sang qui me coule dans la gorge. À l'arrivée, les médecins me forcent à m'allonger sur un brancard, sur le dos. Je leur dis que je ne peux pas, que je n'arrive pas à respirer comme ça, mais ils s'entêtent, ils se mettent à plusieurs pour me tenir, on dirait que tout le service est là, j'étouffe. Ça crie, ça hurle, je sens une piqûre dans mon bras immobilisé, puis d'un coup tout s'arrête, les lumières valsent, je perds connaissance pour la première fois depuis l'ours, plus rien, plus rien du tout, le vide, le blanc, pas de rêve.

Lorsque je me réveille je suis entièrement nue, seule, attachée au lit. Des lanières m'enserrent les poignets et les chevilles. J'examine la situation. Je me trouve dans une vaste salle blanche et décrépie, des lits vides sont alignés auprès du mien, on dirait un de ces vieux dispensaires de l'époque soviétique, quelques voix résonnent au loin. Un tuyau me passe dans le nez, la gorge ; il me faut un long

nastassja martin
croire aux fauves

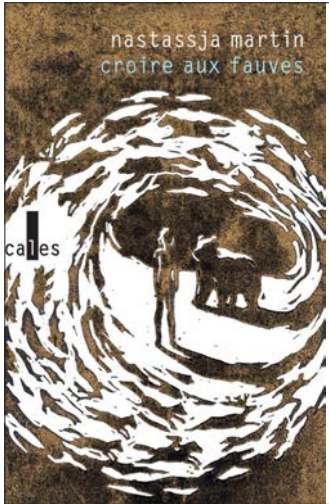
« Ce jour-là, le 25 août 2015, l'événement n'est pas : un ours attaque une anthropologue française quelque part dans les montagnes du Kamtchatka. L'événement est : un ours et une femme se rencontrent et les frontières entre les mondes implosent. Non seulement les limites physiques entre un humain et une bête, qui en se confrontant ouvrent des failles sur leur corps et dans leur tête. C'est aussi le temps du mythe qui rejoint la réalité ; le jadis qui rejoint l'actuel ; le rêve qui rejoint l'incarné. »

Née en 1986, Nastassja Martin est anthropologue diplômée de l'EHESS et spécialiste des populations arctiques. Elle est l'auteure d'un essai, tiré de sa thèse de doctorat dirigée par Philippe Descola, *Les âmes sauvages : Face à l'Occident, la résistance d'un peuple d'Alaska* (La Découverte, 2016), ainsi que d'un documentaire, coréalisé avec Mike Magidson, *Tvaïan* (Point du jour/Arte). *Croire aux fauves* est son premier récit.

www.editions-verticales.com

verticales

ver



Nastassja Martin
Croire aux fauves

Cette édition électronique du livre
Croire aux fauves de Nastassja Martin
a été réalisée le 30 septembre 2019
par les Éditions Verticales.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072849787 – Numéro d'édition : 353340).

Code Sodis : U27357 – ISBN : 9782072849794
Numéro d'édition : 353341.